

LE COMMENCEMENT  
D'UN MONDE



*JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD*

# LE COMMENCEMENT D'UN MONDE

*Vers une modernité métisse*

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-096707-5

© Éditions du Seuil, août 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Catherine, plus que jamais.*



« Le pessimiste se condamne à être spectateur. »  
Goethe.



## Message personnel

« Faire la vérité : accepter d'être autre, d'avoir changé aussi, accéder à soi, à son être profond. La vérité, elle n'a rien d'un jeu, elle est un agir qui se conforte mais aussi se redresse, s'assouplit... se livre à la lumière. »

Joseph Thomas<sup>1</sup>.

Pourquoi ne pas le reconnaître ? La longue préparation et l'écriture de ce livre m'ont changé. Profondément. Trois années de lectures et de travail ont sensiblement apaisé la crainte qui, au départ, m'habitait. Comme tout le monde, j'étais alarmé par l'immensité des changements auxquels nous devons faire face. J'y voyais les risques d'un effondrement, d'un désordre immaîtrisable. Je redoutais un englobement progressif des valeurs fondatrices dont la culture européenne, qu'on le veuille ou non, est encore dépositaire. L'avenir me semblait annonciateur de violences nouvelles et de barbaries renaissantes. Il est toujours difficile d'accepter l'idée qu'à l'englobement succède – ou peut succéder – un surgissement. Or, c'est bien ce qui se passe. Nous sommes véritablement au *commencement d'un monde*. J'ai appris, et j'apprends encore, à regarder en face cette métamorphose. Et j'ai appris à maîtriser ce qui, en moi, résistait : cette vaine obstination à vouloir recycler sans cesse des concepts, des repères, des préjugés qui n'ont plus de pertinence.

Nous, Occidentaux, nous ne sommes plus « devant » le vaste monde comme nous le fûmes pendant des siècles. Le monde en question n'a pas seulement rétréci, avec la facilité des voyages et des échanges. Il

1. Joseph Thomas, *Nicodème ou le Secret du roi. Un nom pour temps de peur*, Éditions Mine de rien, 2005, p. 54.

nous a rejoints jusqu'à l'intérieur de nous-mêmes. La globalisation ne se résume pas à la simple ouverture de nos frontières, de nos commerces ou de nos curiosités. De façon plus essentielle, elle signifie une irruption du monde et de la « différence » au cœur de nos sociétés et de nos consciences. Le dedans et le dehors se confondent : le monde est déjà là. Tout entier. C'est désormais chez nous que s'enchevêtrent lesdites différences et les exotismes (gastronomiques, vestimentaires, musicaux, culturels, etc.) ; c'est à l'intérieur de nos frontières que se nouent les contradictions que nous affrontions jadis au-delà des mers : contradictions entre un « Centre » dispensateur de modernité et une périphérie enchâssée dans la tradition ; contradictions entre une métropole promotrice des Lumières et des « territoires exotiques » encore dans les ténèbres et les superstitions ; contradiction entre un pouvoir central colonisateur et sa périphérie. Voilà que le planisphère est redessiné. Fin des empires et des privilèges de l'homme blanc.

À quoi bon pleurer ?

Le multiculturalisme, l'immigration, les brassages et métissages des cultures nous posent évidemment des problèmes nouveaux. Ils sont la transformation en problèmes domestiques du vieux face-à-face colonial de naguère. Le dehors est arrivé chez nous. Il frappe à nos frontières et, inexorablement, les franchit. Nulle barricade, nulle douane, nulle gendarmerie ne nous protégera bien longtemps de ce rendez-vous. Que nous le voulions ou non, nous serons pluriels et métis. Il nous reste à en tirer parti, sans démagogie et sans xénophobie. Quant à la haine de l'autre, aux envies d'expulsions et de fermeture qui saisissent parfois nos consciences, ce sont des réactions aussi vaines que celles des « civilisateurs » qui s'efforçaient, jadis, de contenir les peuples sous l'autorité d'une métropole armée de canons.

Nous allons ainsi au-devant d'un rendez-vous auquel l'Histoire ne nous avait pas préparés. Mille chances et mille questions sont devant nous. De partout monte la même interrogation. Elle se formule ainsi : toutes ces certitudes – égalitaristes, laïques, progressistes, individualistes, raisonnables, critiques, etc. – ne seraient-elles pas le dernier avatar d'une arrogance occidentale et judéo-chrétienne réinventée ? En souhaitant refonder ces principes pour mieux les affermir et les universaliser, ne reconstituons-nous pas une sorte de néo-colonialisme ?

Au-dehors comme au-dedans, parviendrons-nous – et devons-nous – imposer encore *notre* vision de l'homme et de l'univers? Les Afro-Américains du Nouveau Monde, les Soninkés ou les Kabyles de la banlieue parisienne nous posent la question en ces termes.

J'en connais peu d'aussi difficiles. Et d'aussi passionnantes. Il va s'agir, en effet, de s'ouvrir à la différence sans renier pour autant ce que nous, Occidentaux, nous sommes et ce à quoi nous croyons encore... Il nous faut accepter de partager pour de bon, non plus seulement les richesses de la planète, mais la modernité elle-même. C'est un défi, assurément. Mais je ne crois pas – ou plus – qu'il s'agisse d'une mauvaise nouvelle.



## Introduction

# La fortune d'une idée fausse

« Je me représente assez le Diable sous les traits d'un idéaliste qui baptise de noms évangéliques, à l'usage des nigauds, les forces obscures qui mettront demain l'univers à feu et à sang. »

Georges Bernanos<sup>1</sup>.

Depuis quinze ans, une idée fausse habite le monde : celle du « choc des civilisations ». Elle a résisté aux critiques les mieux argumentées, aux démentis les moins discutables. Fondée sur une interprétation des seules apparences, elle a survécu année après année à ses propres contradictions. Le paradoxe est si flagrant qu'il invite à s'interroger sur la responsabilité inaugurale des « experts » dans la conduite des affaires planétaires. En effet, non seulement cette idée fausse gouverne encore les consciences de nombreux décideurs, mais elle continue de justifier les politiques les plus belliqueuses et les discours les plus insensés. Ni la guerre en Irak ni les entreprises des néo-conservateurs américains n'eussent été possibles si cette idée n'avait pas progressivement imprégné les esprits au point d'apparaître comme une grille de lecture « raisonnable ». Tout s'est passé comme si les voix innombrables qui, dès l'origine, ont dénoncé l'absurdité de cette thèse avaient été aussitôt couvertes par le tintamarre des propagandes.

Qu'est-il donc arrivé ?

Pareille défaillance de l'intelligence critique mérite d'être examinée avec un peu de précision. On ne peut se contenter – comme on le fait encore trop souvent en Europe – d'un haussement d'épaules à chaque évocation de ce faux paradigme. Il faut tenter de répondre à trois ques-

1. *Crépuscule des vieux*, Gallimard, 1956, p. 61.

tions simples. Pourquoi cette théorie a-t-elle pu sembler pertinente ? En quoi elle ne l'était pas ? Comment a-t-elle connu et connaît-elle encore, malgré tout, un tel succès ?

### *Les arguments du professeur*

C'est dans le numéro 27 de la revue américaine *Foreign Affairs* daté de l'été 1993 qu'un vénérable professeur de l'université Harvard, Samuel Huntington, avait exposé cette thèse du « choc des civilisations »<sup>1</sup>. Le retentissement de son article fut immédiat. Il fut traduit et commenté un peu partout dans le monde. Son auteur, il est vrai, n'était pas n'importe qui. Huntington dirige le *John M. Olin Institute for Strategic Studies* et fit partie du Conseil national de sécurité sous la présidence de Jimmy Carter (1977-1981). D'après lui, le monde de l'après-communisme connaît, et connaîtra à l'avenir, des conflits d'un type nouveau. Aux affrontements du xx<sup>e</sup> siècle, qui opposaient des blocs idéologiques, succèdent des antagonismes plus violents, dressant les unes contre les autres des « civilisations » différentes. Recensant les différentes « civilisations », Huntington, qui se limite aux principales, en compte sept : occidentale, slavo-orthodoxe, musulmane, chinoise, japonaise, hindoue et africaine.

La période durant laquelle son article est publié (le début des années 1990) n'est pas sans rapport avec son contenu. Fût-ce de manière inconsciente, la théorie qu'il développe est fortement influencée par les circonstances du moment. Elle est clairement datée et c'est un détail qu'on a fini par oublier. Pour démontrer la pertinence de sa thèse, Huntington cite en exemple – et sur quel ton ! – plusieurs des conflits en cours à l'époque. « En Eurasie, écrit-il, les grandes lignes de fractures historiques entre civilisation sont à nouveau en feu. C'est particulièrement vrai le long des frontières du bloc des nations musulmanes qui s'étend, tel un croissant, du nord de l'Afrique à l'Asie cen-

1. Cet article fut publié en français dans le numéro 66 (été 1994) de la revue *Commentaire*. Développé, il fit l'objet d'un livre publié en 1996 : *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Simon & Schuster (édition française : *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob, 1997).

trale. De violents conflits ont également lieu entre musulmans, d'une part, et, d'autre part entre musulmans et Serbes orthodoxes dans les Balkans, juifs en Israël, hindouistes en Inde, bouddhistes en Birmanie et catholiques aux Philippines. Le sang coule sur toutes les frontières de l'islam<sup>1</sup>. »

Pour reprendre un seul de ces exemples, le démembrement dramatique de l'ex-Yougoslavie s'expliquerait ainsi par l'hétérogénéité *culturelle* de la fédération yougoslave qui réunissait jusqu'alors, sur une base fragilement idéologique (le communisme dans sa version « titiste »), des peuples appartenant à des « civilisations » différentes : Serbes orthodoxes, Croates catholiques, Bosniaques musulmans. En reprenant, au besoin par les armes, leur indépendance, ces peuples feraient simplement retour à leur identité d'origine. Concernant l'Extrême-Orient, Huntington cite l'émergence, à Singapour et en Malaisie, d'une rhétorique nationaliste qui, au nom de « l'asiatisme », entend récuser purement et simplement l'apport occidental. On y reviendra.

Quinze ans après, la conjoncture internationale paraît, à première vue, valider la thèse d'Huntington. Depuis la révolution islamique iranienne qui a renversé la monarchie des Pahlavi en 1979, des conflits spécifiques se font jour dans le monde qui diffèrent effectivement de tous ceux qui ont marqué l'hémisphère Sud dans les années d'après-guerre. Leur fondement n'est plus idéologique mais identitaire, culturel, religieux. Tout n'est donc pas faux dans les prémisses de Samuel Huntington. Les thèses les plus erronées contiennent toujours une part de vérité. Ajoutons que, dans sa formulation un peu sentencieuse, l'article de *Foreign Affairs* se donne toutes les apparences du sérieux académique. Son auteur s'appuie sur six arguments qu'on peut résumer de la façon suivante.

En premier lieu, rappelle-t-il, les différences entre « civilisations » sont le produit d'une longue, très longue maturation. Ces particularités – on pourrait dire ces concrétions culturelles – sont donc à la fois consistantes et tenaces. Elles sont capables de résister durablement aux idéologies qui prétendaient les effacer, comme s'efforça de le faire

1. *Commentaire*, n°66, *op. cit.*, p. 238.

l'internationalisme prolétarien. En vain. Sous le vernis craquelé du « soviétisme », n'a-t-on pas vu réapparaître, dès 1979, la permanence « civilisationnelle » de la vieille Russie slave ? De la même façon, l'islam n'a-t-il pas resurgi des décombres du « socialisme arabe » et du baasisme des années 1970 ? « Ces différences, écrit Huntington, résultent d'un processus qui s'est étendu sur des siècles. Elles ne sont pas près de disparaître. Elles sont plus fondamentales que les différences entre les idéologies politiques et entre les régimes politiques<sup>1</sup>. » C'est encore plus vrai aujourd'hui, ajoute-t-il. Le rétrécissement du monde – deuxième argument – multiplie les contacts de toutes sortes entre les peuples. Par l'effet d'une réactivité classique, il exacerbe donc chez chacun d'eux le sentiment aigu de sa « différence ». Le mondial produit mécaniquement du « local », le phénomène a été maintes fois souligné.

Troisième argument du professeur : la mondialisation économique affaiblit aujourd'hui les États-nations, lesquels constituaient, pour les peuples, un échelon d'appartenance distinctif et rendaient possible l'existence d'*identités nationales* diverses. Cet effacement progressif du « national » favorise lui aussi les replis identitaires et religieux, partout à travers le monde. Il redonne tout son prix au concept massif de « civilisations » qui apparaît comme un recours identitaire et pousse les peuples à se réapproprier leur *pathos* originel. On se sentira slave, occidental ou musulman, plutôt que serbe, espagnol ou algérien. Quatrième argument : la faiblesse avérée de l'Occident encourage désormais ce qu'on pourrait appeler un tropisme de rivalité, lequel encourage les peuples à récuser le modèle universel que la modernité occidentale prétendait incarner jusqu'alors. La défaillance du maître, en somme, rend possible la rébellion des élèves ; le désarroi de l'ancien colonisateur facilite la contre-offensive des anciens colonisés et ouvre la voie à ce que l'écrivain colombien Octavio Paz appelait la « vengeance historique des particularismes<sup>2</sup> ».

Cinquième argument, le plus redoutable : quand elles se fondent

1. *Ibid.*, p. 252.

2. Octavio Paz, *Une planète et quatre ou cinq mondes. Réflexions sur l'histoire contemporaine*, traduit de l'espagnol par Jean-Claude Masson, Gallimard, « Folio essais », 1985, p. 121.

sur une « civilisation » spécifique – et plus encore sur une religion donnée –, les identités ne sont plus négociables ni accessibles au compromis, ce qui était encore le cas avec les idéologies ou les nationalités. Un être humain peut être à demi français et à demi algérien, et même être citoyen des deux pays. Il est plus difficile d'être à la fois catholique et musulman. Huntington illustre cet argument de la façon suivante : « Quand les conflits étaient sociaux ou idéologiques, la question était : “De quel côté êtes-vous ?”, et l'on pouvait à volonté choisir son camp. Dans les conflits entre civilisations, la question devient : “Qui êtes-vous ?” C'est une donnée non négociable. » Ainsi le « choc des civilisations » a-t-il pour caractéristique d'être irréductible. Tout laisse craindre, ajoute Huntington, qu'il le sera de plus en plus.

Voilà pour la violence à venir...

Au-delà de sa formulation universitaire, la réflexion du professeur participe d'un prophétisme sombre, pour ne pas dire apocalyptique. Par ses accents, elle n'est pas sans rappeler le fameux cri d'alarme du philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936), *Le Déclin de l'Occident* (*Der Untergang des Abendlandes*), publié en 1918, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Le cri d'alarme d'Huntington paraît à ce dernier d'autant plus motivé en 1993 que, pour lui (c'est son dernier argument), la régionalisation progressive de l'économie mondiale incite elle aussi les anciennes nations à se chercher un lien, une appartenance commune. Cette quête nouvelle renforce encore la redoutable compacité des « différences » entre civilisations. Or ces dernières tendent à devenir belliqueuses dès lors qu'elles imaginent leurs particularismes menacés. Retenons bien cette dernière considération. Le raisonnement de l'auteur s'organise finalement autour de ce présupposé unique : c'est dans le sentiment d'une « différence » que la violence prend sa source. Elle s'accroît à mesure que s'accuse la différence. La corrélation essentielle est donc bien celle qui lie ensemble la différence et la violence.

Différence égale violence : le danger planétaire auquel se réfère Huntington serait donc le produit d'une fragmentation irréparable. Le recul de l'universel kantien, ce « monde commun » et ce « projet de paix perpétuelle » dont l'Occident se voulut porteur, laisse place aux identités ombrageuses et aux « civilisations » barricadées. Si l'avenir

du monde paraît si sombre, vu de Harvard, c'est à cause de ce redoutable émiettement.

Or, nous le verrons, cette corrélation n'est pas pertinente. Elle est même contraire aux réalités contemporaines.

### ***Un « spot publicitaire » ?***

Une thèse fausse ? Avec le recul, on est frappé par l'abondance, le sérieux et la virulence des critiques que cet article a suscitées au moment de sa parution. Elles venaient d'auteurs aussi différents – et crédibles – que l'Américain Daniel Bell (lui aussi professeur à Harvard), le Français Pierre Hassner, l'éditorialiste américain William Pfaff, l'universitaire italien Giuseppe Sacco, le philosophe iranien pro-occidental Daryush Shayegan, l'économiste britannique d'origine indienne Amartya Sen (prix Nobel d'économie), l'universitaire anglais David Campbell, et bien d'autres. Aux États-Unis, pas moins de sept adversaires de la théorie d'Huntington ont fait connaître leur désaccord dès le numéro suivant de *Foreign Affairs* (daté de septembre-octobre 1993) ; par exemple Fouad Ajami, directeur du programme d'études sur le Moyen-Orient à l'université Johns Hopkins de Baltimore ou Jeanne Kirpatrick, ancienne ambassadrice des États-Unis à l'ONU. Tous rejetaient les évaluations géopolitiques d'Huntington, et plus encore les conclusions apocalyptiques que ce dernier en tirait.

Diverses dans leur tonalité et variées quant au détail de leur argumentation, ces premières critiques étaient convergentes sur le fond. Essayons de les synthétiser.

La première objection est toute simple : Huntington sous-estime de manière flagrante le rôle que joue encore l'État-nation dans le concert international, et minimise donc la force stabilisatrice des espaces nationaux. Que cet échelon soit affaibli par la mondialisation des échanges et la constitution de communautés régionales comme l'Union européenne est une évidence. En conclure que ni le sentiment national ni les États ne jouent plus aucun rôle dans la marche du monde est une contre-vérité. Entre mille autres preuves, songeons aux difficultés récurrentes du processus européen, la résistance des « nations » du

Vieux Continent et le rejet du fédéralisme supranational auquel avaient rêvé les fondateurs de la CEE. Cette rémanence têtue du « national » ne concerne pas que l'Europe, loin s'en faut. Aujourd'hui encore, observe par exemple William Pfaff, « les nations agissent. Les gouvernements font les guerres. Mais les civilisations ne sont pas des unités politiques et aucun indice ne prouve qu'elles le deviendront<sup>1</sup> ». On pourrait ajouter qu'au Conseil de sécurité de l'ONU, ce sont les nations qui siègent, pas les « civilisations ». Et cela, pour longtemps...

Deuxième critique, et non des moindres : le professeur de Harvard paraît se faire une idée statique, intangible des sept « civilisations » dont il dresse arbitrairement la liste (alors même que Spengler en comptait huit !). Pour lui, elles sont des réalités granitiques, forgées par l'histoire, et persévèrent irrésistiblement dans leur être. Elles sont à la fois homogènes et closes, tant et si bien que les rivalités les plus anciennes, les ressentiments les plus archaïques demeurent enfouis dans le tréfonds des cultures, prêts à resurgir dès que fondent les banquises idéologiques ou se démembrent les empires comme l'ancienne URSS, produits éphémères de la volonté politique et des circonstances. Dans la perspective d'Huntington, les civilisations sont une « donnée » plus immobile encore que peuvent l'être les langages humains.

Cette vision culturaliste, réductrice, pour ne pas dire rudimentaire, est tout à l'opposé de celle que proposait, par exemple, le grand historien français Fernand Braudel (1902-1985). Dans les trois volumes de son maître livre publié en 1979, *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme*, mais aussi dans son fameux essai plus synthétique, *Grammaire des civilisations* (1987)<sup>2</sup>, Braudel insistait sur la fluidité évolutive des cultures humaines, constamment soumises à l'interaction entre passé et présent, transformées sans cesse par les échanges économiques, remodelées à l'infini par l'Histoire.

C'est cette vision fixiste qui valut à Huntington les critiques les plus sévères. Certaines grandes civilisations comme celle de la Chine ancienne, lui a-t-on objecté, ont pu connaître, en effet, de très longues

1. *Commentaire*, n° 66, *op. cit.*, p. 266.

2. Réédité en format de poche, Champs-Flammarion, 1999.

périodes d'immobilisme et d'isolement au cours desquelles une autorégulation empêchait les influences venues de l'extérieur d'agir durablement. Mais cette immobilité marmoréenne n'est plus de mise. Comme l'observe Daryush Shayegan, « les civilisations non occidentales, la chinoise, la japonaise, l'islamique, ne sont plus des mondes à part entière se suffisant à eux-mêmes. Elles ne gravitent plus dans la seule orbite de leur propre histoire. [...] Lorsqu'on parle de civilisations non occidentales, comme le fait Huntington, il faut nécessairement les inclure dans l'immense réseau de modernité qui, pour autant que je sache, n'a épargné aucun coin de la terre<sup>1</sup> ».

Sur ce point, les meilleurs démentis au paradigme du « choc des civilisations » furent ceux qu'apportait l'actualité elle-même, pour peu qu'on sache la déchiffrer. Dans leur écrasante majorité, les conflits du xx<sup>e</sup> siècle – et même ceux des années 1980-1990 – n'ont pas opposé des « civilisations » entre elles. Ils ont eu lieu à l'intérieur d'une même civilisation, voire d'un même pays. Pour être plus précis, selon une estimation faite en 1992, « vingt-neuf des trente-deux conflits majeurs recensés ont eu lieu à l'intérieur des frontières<sup>2</sup> ». Dans le dossier critique publié par *Foreign Affairs*, Jeanne Kirpatrick s'exprimait de façon cinglante à ce sujet : « Les différences les plus explosives entre musulmans, ajoutait-elle, se trouvent au sein même du monde musulman. »

Les spécialistes de l'Asie, de leur côté, observent que la description de « l'asiatisme » des années 1990 que propose Huntington fait bon marché des réalités et procède d'un étrange amalgame entre plusieurs « civilisations ». « À la différence des intuitions de Samuel Huntington, l'asiatisme couvre [en réalité] un espace qui comprend plusieurs civilisations – dès aujourd'hui, les civilisations confucéenne, malayo-islamisée et bouddhiste, demain peut-être hindoue. Ce qui le définit, ce n'est pas un donné culturel inerte, mais une sorte de “moment éthico-économique”, c'est-à-dire la rencontre [momentanée] entre des valeurs morales [conservatrices] et un élan économique<sup>3</sup>. »

1. Daryush Shayegan, « Le choc des civilisations », *Esprit*, avril 1996, p. 39-49.

2. Cité par David Camroux, « Huntington. Scénarios controversés pour le futur », *Études*, juin 1996, p. 739-746.

3. Jean-Luc Domenach, « L'asiatisme, une idéologie pour l'Asie ? », in David Camroux et Jean-Luc Domenach, *L'Asie retrouvée*, Seuil, 1997, p. 38.

Istanbul

*(en collaboration avec Marc Riboud)*

*Imprimerie nationale, 2003*

Le Goût de l'avenir

*Seuil, 2003*

*et « Points Essais », n° 568*

L'homme est-il en voie de disparition ?

*Fides, 2004*

La Force de conviction

À quoi pouvons-nous croire ?

*Seuil, 2005, prix Siloë et prix humanisme*

*de la Franc-maçonnerie française*

*et « Points essais », n° 552*

L'homme est-il encore humain ?

*Racine, 2005*

La psychanalyse peut-elle guérir ?

*(en collaboration avec Armand Abecassis et Juan David Nasio.*

*sous la direction d'Alain Houziaux)*

*Éditions de l'Atelier, 2005*

La Mémoire, pour quoi faire ?

*(en collaboration avec François Dosse et Alain Finkielkraut,*

*sous la direction d'Alain Houziaux)*

*Éditions de l'Atelier, 2006*

Comment je suis redevenu chrétien

*Albin Michel, 2007*

*prix 2008 des libraires de la Procure*

RÉALISATION PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2008. N° 96707 (XXXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE